

Devant les plus beaux des romans, on pense: «Que fera Don Quichotte? Où ira Werther? Quel dessein nourrit Fabrice del Dongo? Que médite Raskolnikov?» Devant le plus complexe des personnages, au théâtre, on pense: «Que va dire Bérénice? Que va hurler Othello? Quel discours va tenir Clytemnestre?» Devant un beau poème, une seule question se pose: «Qui suis-je?»



Je ne connaîtrai la paix que lorsque le cheval s'appellera «fleuve» et le fleuve «nuit blanche.» Je ne connaîtrai la paix que lorsque le cheval n'aura plus de nom.



J'aurais voulu naître à vingt-six ans, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale: aucune épopée en tête, la table rase, le doute encore vierge.



Un bon mouvement: je jette mon passé à la poubelle; deux tonnes... À soixante-treize ans, demain, je vais naître. Ce sera effrayant mais nouveau.



— À quoi servent les mots?
— À corriger ce qui est parfait.



Le philosophe réorganise le monde. Le poète le recrée.

Dormir avec un poète, Madame? Vous serez déçue: c'est aussi rugueux qu'un croissant de lune.



—Vos poèmes, Monsieur, me violent.

—Les pauvres!



—Vous m'avez séduite par vos mots.

—Madame, ne les punissez pas.



La prose informe. La poésie transporte.



Poète? Nouveau-né à tout âge.



Je suis le révolté assis.



Mange ta langue douze fois, avant de parler.



—Tu es quoi, dans ton poème?

—La sixième voyelle.



L'art du poème? Toute magie est une entreprise.



—Qu'écriras-tu après ta mort?

—La Bible, en douze langues, du silence.



Je lis Mallarmé avec un préservatif: que de précautions à prendre! Je lis Eluard crayon en main: que de pages à améliorer!



Pendant dix mois, sans cesse, j'ai parlé à un intercoluteur valable: l'Etna. Il m'a fait part de ses désirs secrets: ensevelir Syracuse et envoyer ses laves dans la mer jusqu'à l'entendre grésiller. Je lui ai confié, à mon tour, mes hantises: comment pouvais-je être utile à mes semblables, moi qui puis tout au plus leur laisser quelques poèmes? Il n'est rien résulté de ce dialogue, et je ne garantis pas que nous nous soyons compris. La tentative m'a pourtant paru méritoire: un poète, poitrine nue, contre un volcan; et un volcan, neige et cendres confondues, contre un poète. Je demande aux autres poètes, plus sereins que moi, de reprendre cet entretien avec l'Etna.



Je me suis glissé, sans être vu, dans un roman de Balzac, puis dans un roman de Stendhal. Squatter, je n'y suis pas resté plus d'une saison. Alors, je me suis introduit dans une nouvelle de Nerval: j'en ai fait, aux yeux de tous, mon domicile permanent.



Il faut quelquefois me rappeler à l'ordre. Le soleil doit me dire: «Je ne suis qu'un astre de moyenne importance.» Et la lune: «On ne me cueille pas.» Et la comète: «Je ne suis pas de celles qui s'arrêtent dès qu'on siffle.» Et l'azur: «On ne peut, pour rien au monde, me repeindre.» Et l'abricotier: «Je refuse de porter des cerises.» Et le caillou: «Je n'ai pas les mêmes critères que toi.» Et la pouliche devant le ruisseau: «Pourquoi m'empêchez-vous de boire?» Et le gazon: «Cessez de voir en moi toutes ces énigmes: je suis une herbe qu'on a coupée.» Et les mots de mon poème: «Nous sommes libres de vous aimer ou non.» Et les songes: «Nous n'avons pas de clef. De toute façon, nous n'existons pas.»